L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
BUREAUX, 72 RUE DE CHARTRES.
NOUVELLE-ORLÉANS.
VENDREDI, MATIN, 12 MAI.

FEUILLETON.

MARCOF LE MALOUIN

PAR

ERNEST CAPENDU.

TROISIEME PARTIE.

NANTES EN 1793.

XXIV.

LION ET TIGRE.

Pinard avait compris que, pour mieux entraîner les sans-culottes et s'en faire suivre, il fallait donner quelques explications.

D'ailleurs les discours étaient à l'ordre du jour à cette époque : on en faisait partout et pour tout, à toute heure et à tous propos, et le lieutenant de Carrier eût ri que de se dépopulariser aux yeux de ses amis en manquant une si belle occasion de lancer une allocution patriotique.

Pas, d'une part, le berger terroriste ignorait le nombre des chouans à attaquer ; il ne pouvait supposer, malgré la ténacité des trois royalistes, qu'ils se fussent hasardés seuls et sans secours dans la ville, et il s'imaginait que la maison du quai de la Loire était remplie de soldats blancs.

D'un autre côté, il connaissait la valeur passablement négative de ces valets de la guillotine qui l'entouraient, et qui, les premiers à l'assommoir et au pillage, avaient grand soin de ne pas quitter les murs de Nantes, dans l'ancienne disposition de ne courairent aucun danger, laissant aller au feu de l'ennemi les vrais soldats de la République.

Il n'agissait donc de chauffer à blanc le patriotisme des sans-culottes, et de faire passer dans leur cœur le désir de la vengeance et la ferme volonté d'exprimer ce désir autrement que par des cris et des vociférations.

En conséquence, Pinard s'était élancé sur une table, et, dominant l'assemblée, avait commencé ce que l'on nommait une "*harangue de Barrière*," c'est à dire une improvisation fulminante, patriotique et splendidement colorée.

Sans prononcer les noms des deux chefs royalistes, car il voulait se réserver l'ambiance de les apprendre lui-même à Carrier et de toucher la prime promise par le proconsul, il fit, en style de circonstance, un tel tableau de la honte qui allait rejaillir sur la compagnie Marat tout entière, si elle ne vengeait pas son honneur outrageé par la mort de sept de ses enfants, que les auditeurs, transportés de rage et de fureur, l'interrompirent par des rugissements d'indignation : menaces de mort, promesses de tortures, serments de vengeance, de massacres et de carnage, partaient de tous côtés en une seule et même explosion.

Tous, à un même mouvement, se précipitèrent sur leurs armes.

En un clin d'œil les satellites de Carrier furent prêts à marcher, les uns armés de piques et de pistolets, les autres de sabres et de fusils de munition.

Bref, il fut décidé sur l'heure qu'une expédition nocturne allait avoir lieu contre les brigands royalistes, sous le commandement du citoyen Pinard, qui se réservait ainsi non seulement le mérite de l'initiative, mais encore celui d'avoir mené à bonne fin une affaire aussi importante.

D'une part, Pinard allait satisfaire sa haine contre Marcof et Keinec ; de l'autre, il allait d'un seul coup s'élever au dessus des Grand-malouin et des Chaux, de ceux enfin qui contre balançaient son influence auprès du proconsul.

La capture des chefs royalistes le faisait second dans Nantes.

Ainsi son oeil fauve lançait il des éclairs de joie féroce, et, voulant terminer par une péroraison digne de son brillant exorde :

—Sans-culottes !" s'écria-t-il, braves patriotes épouvantés, montrez aux fous enragés que vous êtes la force de la République et que vous seuls êtes la véritable barrière entre la nation et les gueux qui veulent la perdre !

—A vous l'honneur de laver avec le sang des brigands la tache qu'ils ont osé faire au sol républicain en le foulant sous leurs pieds indignes !

—A vous la gloire d'écraser ces serpents qui se sont glissés dans notre sein !

—Sans-culottes ! la patrie est en danger !

—Aux armes et vive la nation !

—Vive la nation ! hurla l'auditoire.

—En avant ! répondit Pinard qui comprit que l'exaltation avait atteint son apogée.

Ils sortirent en masse confuse du cabaret.

Arrivés sur la place, Pinard les fit mettre en rang et prit la tête en recommandant le plus grand silence.

Les sans-culottes, y compris leur chef, étaient au nombre de vingt-quatre ; c'était juste huit hommes que chacun des royalistes allait avoir à combattre, en supposant que Keinec pût arriver à temps pour prêter à ses chefs le secours de son bras.

La troupe prit le chemin qu'avaient parcouru Brutus et ses compagnons, et se dirigea en bon ordre vers le cabaret isolé.

Boisbardy et Marcof étaient demeurés dans la salle basse. Pareille au guet, et allonchant toujours l'arrivée de Diégo.

Il paraît que demi-heure s'était écoulée depuis le départ de Keinec.

—Tonnerre ! s'écria le marin avec violence. Ce Pongueray ne viendra pas !

—Je vous avais dit que le drôle flairait ce qu'il aurait trouvé, répondit Boisbardy.

—Et Keinec ?

—Je ne comprends pas le retard qu'il met à revenir.

—Lui serait-il arrivé malheur ?

—Cordien ! si je le savais, je braverais tout pour accourir ce gars qui nous a si dignement secondés !

—Ecoute, Boisbardy ! il me semble entendre du bruit au dehors.

—Vous vous trompez, mon cher ; ce sont les feuilles mortes qui vous arrivent sous oreilles, et le vent du nord qui secoue les portes.

—Vous avez raison.

—Voici la lampe qui s'éteint, fit observer Boisbardy.

—C'est vrai, il n'y a plus d'huile.

—Nous ne pouvons pas rester ici sans lumière !

—Qu'importe !

—Si nous étions découverts, la position ne serait pas tenable !

—Eh bien ! sortons alors.

—Soit. Nous demeurerons sur le seuil de la porte, et nous attendrons Keinec.

Boisbardy et Marcof se dirigèrent vers la porte qui donnait sur la cour, l'ouvrirent et se trouvèrent en plein air. Le marin se baissa vers la terre.

—Je vous répète, Boisbardy, que j'entends quelque chose.

—Un galop de chevaux !

—Non.

—Des pas d'hommes !

—Non plus.

—Qu'entendez-vous donc alors ?

—Je ne sais... quelque chose de confus que je ne puis définir.

—Allons sur le quai.

Les deux hommes traversèrent la cour et gagnèrent l'ouverture située sur la rive du fleuve.

L'obscurité était profonde et rendue plus épaisse encore par le brouillard qui s'élevait de la Loire, et qui, convrant le faubourg, interposait son opacité entre les regards des deux amis et l'horizon qu'ils s'efforçaient d'interroger.

Le froid, dont la bise soufflant du nord augmentait l'intensité, était devenu très vif.

De bruyantes rafales faisaient courber les têtes dénudées des grands arbres plantés sur le quai, et sifflaient aigrement dans leurs branchages nous.

Marcof écoutait toujours avec une attention profonde ; mais, par suite d'un phénomène assez commun, le brouillard humide empêchait la perception du son, et ce n'était que lorsque le vent, chassant devant lui la brume, établissait un courant entre la ville et le faubourg, que le marin pouvait saisir ce bruit vague et indescriptible qui avait éveillé sa vigilance.

Boisbardy n'entendait rien et affirmait à son compagnon qu'il s'était trompé.

—Ce sont les feuilles mortes tourbillonnant sur nos têtes qui causent par leur frottement, ce bruit mystérieux qui vous inquiète, dit-il à voix basse.

Marcof lui fit signe de garder le silence et se pencha en avant.

—Encore une fois, dit-il, je vous affirme que je ne suis pas le jouet d'une illusion.

—Alors, fit Boisbardy avec résolution, tenons nous sur nos gardes ! Au diable ce brouillard qui vient de s'élever et nous dérobe les rayons de la lune ! La nuit est tellement noire que l'on ne peut distinguer à deux pas devant soi ...

Marcof l'interrompit en lui saisissant la main :

—Entendez vous ? dit-il.

—Hi ! hi ! répondit Boisbardy. J'entend cette fois, répondit Boisbardy. Qui diable est ce cela ? On dirait du roulement d'une voiture, et l'on ne distingue pas le bruit des chevaux.

—Attention ! il me semble voir quelque chose se remuer dans la brume. N'apercevez vous rien ?

—Si fait ! je vois une masse confuse qui s'avance rapidement vers nous !

Boisbardy et Marcof saisirent leurs pistolets qui ils armèrent, et se tinrent prêts en silence à l'événement qui menaçait.

Le gentilhomme et le marin ne s'étaient pas trompés : un bruit sourd devenant de plus en plus distinct retentissait sur le quai dans la direction de la ville, et une voiture arrivait effectivement sur eux avec une rapidité véritablement fantastique. La terre sans faire entendre autre chose qu'un roulement indescriptible et presque inaccessible.

Enfin elle arriva devant la porte de l'auberge, et s'arrêta brusquement.

—Les chevaux ! s'écria Marcof.

C'était en effet Keinec conduisant les trois animaux.

—Tu leur as donc enveloppé les fers avec du foin ? demanda Boisbardy en voyant le jeune homme s'élancer à terre.

—Oui, répondit Keinec ; c'est cette précaution qui m'a retardé, et il est très possible que j'aie employé mon temps à nous en prendre, sans elle nous étions perdus.

—Comment cela ? demandèrent les deux hommes.

—Je vous l'expliquerai plus tard, mes amis ; mais d'abord à cheval et piquons ! Il y va de notre salut.

—Que c'est il donc passé ?

—Vous le saurez ; à cheval ! à cheval !

L'accent avec lequel Keinec prononça ces paroles était tellement pressant, que toute hésitation devenait impossible.

Puis les deux chefs savaient le jeune homme trop brave pour s'effrayer d'un danger vulgaire.

Ils sautèrent donc lestement en selle.

—Regardez ! fit Keinec en se retournant.

Les rayons de la lune glissant sous un nuage perdirent en ce moment l'opacité du brouillard, et éclairèrent d'une lueur pâle une partie du quai.

Marcof et Boisbardy, imitant le mouvement de leur compagnon, parurent alors distinguer au loin des piques et des baïonnettes qui s'avançaient en silence.

Les cavaliers rendirent la main et les chevaux partirent.

Grâce au foin qui entourait les sabots de leurs montures, le bruit de ses les d'abord assez faible, le bruit de ses pas ne se fit entendre qu'à partir du moment où ils parvinrent à la hauteur des sans-culottes.

—Nous dominons donc découverts ? demanda Marcof.

—Oui, répondit Keinec.

—Tu es sûr ? ajouta Boisbardy.

—J'ai distingué l'ordre que l'on donnait de tous côtés dans l'auberge.

—Et qui donnait cet ordre ?

—Celui qui a découvert notre présence dans la ville.

—Le connais-tu ?

—Oui.

—Quel est-il ?

—Ian Carfor !

—Ian Carfor ! répéta Marcof en arrêtant son cheval par une saccade si brusque que l'animal plia sur ses jarrets de l'arrière-main ; Ian Carfor, dis-tu ? Ce misérable est donc à Nantes ?

—Oui.

—Tu l'as vu ?

—Je l'ai vu.

—Et tu ne l'a pas tué ?

—Je me serais fait massacrer sans pouvoir vous prévenir. Mais vous ne savez pas tout ; Carfor a changé de nom ; il se nomme aujourd'hui Pinard.

—Pinard ! s'écria Boisbardy à son tour ; Pinard l'infâme satellite de Carrier, le lieutenant de ses crimes, l'aide du bourreau ! Parle vite, Keinec ; dis-nous ce que tu sais, ce que tu as appris. Nous hommes à l'abri ici, de ces misérables égoïstes qui refuseraient à peine le seuil de l'auberge.

Keinec raconta brièvement ce qu'il avait vu et ce qu'il avait entendu à l'*Hôtel national*.

Quand il eut achevé son récit, Marcof sauta à bas de son cheval.

—Descends ! dit-il à Keinec.

Keinec obéit.

—Vous, Boisbardy, continua le marin, vous allez prendre les brides de nos chevaux et nous suivre au pas.

—Qu'allez-vous faire ?

—Vous le saurez ; mais cela ne doit pas vous concerner. C'est une vieille histoire que Keinec et moi connaissons, et comme nous l'avons commencée ensemble, c'est ensemble que nous devons la terminer.

—Quand nous serons à deux ou trois cents pas de l'auberge que les bandits vont fouiller pour nous trouver, vous vous arrêterez et vous nous attendrez.

—Au nom de l'honneur, Boisbardy, je vous sommes de ne pas vous mêler à ce que nous allons entreprendre.

—Attendez-nous seulement ; que nous puissions fair ensemble ; car il faudra quitter Nantes cette nuit.

—Et Philippe ?

—Soyez tranquille, nous le sauverons demain, s'il est vivant encore, maintenant l'en réponds.

—Cela bien répondit le gentilhomme. Marchez, je vous suis ; je m'arrêterai là où vous me le direz, et je vous attendrai, à moins que vous ne m'appelies vous-même.

—Merci, Boisbardy. Maintenant retournons sur nos pas.

(*A continuer.*)

BULLETIN FINANCIER.

Jeudi soir, 11 mai 1871.

Il ne s'est opéré aucun changement important sur le marché monétaire proprement dit. Les billets de commerce et les billets accompagnés de garanties collatérales n'ont pas varié, mais le taux du papier hypothécaire No 1, qui est encore un bulletinfère, aux 9 ans, a devenu plus facile. Environ $10,000 de ce papier, de premier ordre, se sont faites à un escompte de 8 1/2 pour cent. Nous cotons — à 8 par an les billets No 1 accompagnés d'excellentes garanties collatérales ; 8 à 10 les bons ; 9 à 10 les billets de commerce No 1, à courte échéance, sans garanties collatérales ; 12 à 18 les bons et ceux de second ordre ; 10 à 12 les bons ; 14 longue échéance. Le papier hypothécaire est, à 9 à — le No 1 et 10 à 11 le No 2.

La rareté de l'or et le refus du gouvernement d'en vendre a beaucoup affermi le marché qui pendant un moment a été de 98 au dessus de celui de New York (il a ouvert à 111 1/4 à 111 1/2 contre 111 1/4 à New York) et après s'être vendu à 111 les. Fort a fermé à 111 3/8 à 111 1/2 contre 111 1/4 à New York. On a vendu $3000, $3000 et $5000 à 111 3/4, $6000 (à livrer demain) au même taux, $10,000 à 111 3/8, $2000, $5000, $5000 et $10,000 à 111 1/2. $3000 $3000 et $4000 à 111 3/4. Dans l'argent, $1000 en demi-piastres américaines, à 108 1/2. — Nous cotons encore 107 3/4 à 108 1/2 les demi piastres américaines et 2 1/2 à 3 de prime sur l'or les piastres mexicaines.

Les offres de change étranger ont été peu nombreuses et les cours se sont légèrement affermis. Les opérations de sterling encaissant 42,000 livres, dont 3000 connaissement à 121 3/4, 2000, 2500, 2500, 5000 clear. 5000 à 7500 connaissement à 122 1/4 1000 connaissement et 5000 clear à 122 1/2 de banque, à 75 jours de date, sur Bordeaux, payables à Londres, au même taux et 3000 clear No 1 à 122 1/8 à 122 1/4. Le sterling peut être coté à 121 3/4 à 122 1/4 le bon connaissement à connaissement No 1 et clear et — à 122 3/4 le chèque de banque.

Le change américain n'a rien perdu de sa fermeté. Les banques ont encore tiré, sur New-York, à vue, pour rentrées, à 3/8 de prime. Les transactions comprennent $7000 de banques, $10,000 et $20,000 au change de commerce, à vue, sur New-York, à 1/4 de prime. $30,000 à 9232, $20,000 et $30,000 de banquiers et $50,000 de banque à 5/16, $10,000 sur St-Louis, à vue, au pair, et $10,000 sur Philadelphie, à 1/8 de prime.

Il n'est pas fait de ventes importantes de chèques en or sur New-York. Quelques unes des banques ont tiré, pour rentrées, à 1/4 de prime.

Les actions ont été encore plus négligées qu'hier. Il y a eu demande d'actions de la Banque d'Orléans à $41 75, mais les détenteurs en réclamant généralement $42. On a offert, sans trouver d'acheteurs, des actions de la Compagnie d'engraïs à $34 25. On a vendu, hier soir, sans l'annoncer, 60 actions de la Compagnie du Gaz à $134 50. 70 de la Banque du Canal à $41 25 et 50 des Abattoirs à $34 75. Aujourd'hui, 300 des Abattoirs à $34 75, ce qui est une légère baisse. Un petit lot d'actions de la Banque Germania Nationale s'est vendu, au commencement de la semaine, à $155 50. On qui est une hausse ; ces actions sont, actuellement, à $156.

Une petite somme en mandats de l'Etat s'est vendue 51 1/4, $7,000 à des conditions particulières, et $2,000 de nouveaux mandats de la police métropolitaine à 98 3/4.

Les courtiers ont acheté à 49 1/2 à 51 les noyeux et les gros, 58 à 60 les petits ; ils ont vendu les premiers à 50 1/2 à 52 et les seconds à 59 à 62. Les nouveaux métropolitains sont cotés à 98 à 98 3/4.

BULLETIN COMMERCIAL.

BUREAU DE L'ABEILLE.
Jeudi, 11 mai 1871.

COTON.—Les ventes d'aujourd'hui ont embrassé 600 balles, prises à des prix plus faibles et qui ont été en insistant une hausse de ¼ c du low middling et des bas grades, et de ⅛ à ¼ c des grades meilleurs. Nous laissons nos cotes en conséquence.

Nous reproduisons ainsi les chiffres de l'Exchange, lesquels regardent les listes courantes de nos types, tandis que nos chiffres à nous regardent les listes en moyenne, les hauts chiffres pour le strict.

	Listes en moyenne	Chiffres de l'Exchange
Inférieur.....	7⅝ à 8⅛	—
Low ordinary..	9⅝ à 10—	—
Ordinary.....	11⅝ à 12⅛	12—
Good ordinary	13⅝ à 13⅞	13⅝
Low middling	14⅝ à 14⅞	14⅝
Middling.....	15⅝ à 15⅞	15⅝
Strict Middling	15⅞ à	16
Good middling nominal.		

Stimulés par des dépêches décidément encourageantes venues de Liverpool et de New York demêmes que par quelques dispositions causées par des nouvelles décourageantes de la récolte, la demande a été active pendant toute la journée et l'appointissement offert ayant été peu fort, les facteurs ont pu établir la hausse notée plus haut. Il s'est vendu de la qualité à peine ordinaire à un prix aussi bas que 11c et un style un peu meilleur à 11 7/16, du strict ordinary à un prix aussi bas que 11¾ le good ordinary—pas strict—s'est écoulé à un prix aussi élevé que 13¾ ; un style entre le strict good ordinary et le low middling a changé de mains à 13⅛ et 14 et, du middling à un prix aussi bas que 15 c.

L'Exchange rapporte : marché actif et hausse de tous les grades de ¼ c."

ETAT DU COTON.

Stock en mains le 1 sept. 1870. bal....		20096
Arriv. dep. le dern. état.....	3344	
Arrivé précédemm.....	1380968	1384192
		1404288
Expédié aujourd'hui.....	1304	
Expédié précédemment.....	1396754	
Brulé.....	699	1292707
Stock en mains et à bord....		143181

Recettes, proprement dites, depuis hier soir 2930 balles, contre 4816 judi dernier et 2811 l'an dernier, faisant au total depuis vendredi soir de 14,262 balles, contre 15592 durant la même laps de temps la semaine dernière et 12410 l'an dernier, et depuis le 31 août 1309818 balles contre 1059190 l'an dernier.

Les exportations d'aujourd'hui ont embrassé 8207 balles à destination de Liverpool, 5837 à destination du Havre et 1209 pour Barcelone.

SUCRE.—Il n'y en a que bien peu d'offert, le gros du stock étant tenu fermement sans largesse en attendant des prix plus élevés. La demande est active, et il existe des ordres de la campagne qui n'ont pas encore été remplis. Il s'est fait aujourd'hui des ventes à 6 à 7 pour l'inférieur, 9¼ à 9⅝ pour le good fair, 10 à 10¼ pour le fully fair, 10⅝ à 11 c pr le prime, 12— pour le jaune clarifié, et 12½ à 13 pour le blanc.

MELASSE.—Les stocks sont très faibles et se vendent à 25 à 30c la pr le commun fermenté, 35 à 45 c pour la bonne prime fermentée, — pour la centrifuge, — à — c pour les fonds de citerne. 30 à 45 c pour la réunite sur plantation. La recuite des raffineries de la ville se vend à 30 à 60 cts, le golden syrup 90 c à $1 le gallon.

FARINE—Le stock de farine est faible et le marché ferme ; bonne demande. 2000 barils de l'article se sont vendus aujourd'hui comme suit : 100 de double extra à $6 75, 300 de triple extra à $7, 100 do à $7 30, 50 et 100 do à $7 35, 50 d'extra de choix à $7 87½, 400 do à $8, 70 do à $8 25 le baril, 200 et 200 de triple extra à des conditions privées. Les ventes de superfine, hier, se sont opérées $6 25, et non à $6 75 comme on l'avait annoncé.

Maïs—Stock faible et demande modérée ; vente de 4000 sacs dont 400 de mélangé à 70 c, 150 de jaune à 70 c, 800 de blanc mélangé à 71 c, 100 et 1500 de blanc à 72½ c, 100 de blanc et 100 de blanc en sacs de Dunlap à 72 c et 150 de blanc en sacs de Dunlap à 76 c.

SON—Stock faible et article plus ferme. 100 sacs vendus à $1 30 et 300 do à $1 40 les cent livres.

POIN—Stock rond et demande modérée ; vente de 100 balles de prime de la rivière Ohio à $27 50, 50 do à $28 et 200 do choix de l'Ouest à $34 50 le tonneau.

PORC—Calme, mais ferme. Le marché sans en gros à $19 le baril. Le détailme fait à $19 50 à $20.

BREAKFAST BACON—Calme, calui de détail se fait à 13 c.

VIANDE SÈCHE A SEC—Les épaules sont cotées à 6¾ à 7 c la livre.

BEURRE—Le stock de beurre est très faible et la demande active. Il s'est vendu de la livre du beurre de choix de l'Ouest. Le vieux Goshen vaut de 35 à 40 c ; les autres qualités sont cotées en proportion.

Théâtres, Concerts, Bals, &c.

THEATRE DE L'OPERA.

SAMEDI, 13 MAI 1871.
Pour la première fois à la Nouvelle-Orléans, la jolie opérette-bouffe en 3 actes de Offenbach,
La Fille du Régiment.
Opéra-bouffe en 3 actes de Offenbach.
Les portes seront ouvertes à sept heures.
SAMEDI SOIR, à 7½ heures,
MIGNON.
Opéra en 4 actes d'Ambroise Thomas.
DIMANCHE, 14—Soirée de M. VALLER, Régisseur-Général.
LUNDI, 15—Bénéfice de M. LAFOREST, dans Chilpéric.
Les portes seront ouvertes à 7 heures et le spectacle commencera à 8 heures précises.
Le Contrôle sera ouvert tous les jours de 9 heures A. M. à 4 heures P. M.
On peut se procurer des billets de l'Opéra au magasin de musique de M. Grunewald, 84 rue du Canal.
J. FAVRAUX,
Directeur.

THEATRE DE L'OPERA.

Grands Tableaux et Bal
donnés par
LA SOCIETE DE BIENFAISANCE DES DAMES DE LA LOUISIANE,
LE 17 DU COURANT,
AU
THEATRE DE L'OPERA.
Les loges réservées des Premières et les places de toutes les autres parties de la salle se vendent chez M. E. A. Sykes, rue du Canal. 10 mai—2

Académie de Musique.
Vendredi, 12 mai 1871,
Bénéfice offert à
CHARLES WYNDHAM,
Première représentation, à la Nile-Orléans, du fameux drame anglais de
HOME.
10 mai—2 CAMILLA'S HUSBAND.

Académie de Musique.
Spalding, Bidwell & McDonough, propr.
Grande séparation pour la dernière semaine des Spalding, Bidwell & McDonough,
Et la troupe de Comédiens de Chas. Pfaffman,
SUCCESSION DE PIECES NOUVELLES ET BRILLANTES.
Lundi 8, et Mardi 9 Mai,
Pour la première fois à la Nouvelle-Orléans, la gracieuse comédie de Robertson,
HOME!
Précédée de la pièce bouffonne Trying it on!
Mercredi, 10 mai—La charmante comédie de ROBSON, or, the WIFE OF TWO HUSBANDS, et le farce de TRYING IT ON.
Jeudi, 11 mai—Pour la dernière fois, la brillante comédie d'Albery, TWO ROSES.
Vendredi et Samedi, 12 et 13 mai—Le drame de Wade Robinson, MILLER'S DISTRAIN.
Samedi, à matinée—Dernière matinée (Samedi).
HOME et TRYING IT ON.
Dimanche, 14 mai—Bénéfice d'adieu—THE LANCERS et ROSINE.
9 mai

GRAND BAL PARE
DONNE PAR
La Société Française de Bienfaisance et d'Assistance Mutuelle
DE LA NOUVELLE-ORLEANS,
A la Salle de l'Opéra, le Samedi, 27 mai 1871.
Le bénéfice du bal sera divisé entre les victimes de la guerre en France et la Caisse de Secours de la Société.
DIRECTEURS:
J. Girod, J. Sauze,
F. Tripoche, G. Aldon,
A. Rocherneau, V. Gout,
F. Lipari, De J. Tonatte,
C. Tourgueneff, De Kerguezec,
E. Merith, M. Goichoux,
F. Cipriani, E. Mace,
L. Moulor, F. F. Chabert,
E. Lamarque, E. E. Marchand,
J. Revol, J. Dessa,
A. Lendemant, A. Bouvet,
E. Massou, G. Sacre,
J. Lion, J. Dupin,
J. Israel, G. Bouchet,
G. Gaillard, F. Cantaloup,
L. Brugues, E. Bernard,
J. Sahagan, B. Bouffion,
P. Lacoste, B. Rouvillard,
C. Fua, G. Cassebon,
E. Latreyte, E. Bouche,
J. Soudais, O. Villeneuve,
J. Larrieu, M. Sacre,
A. Watts, C. Tessier,
L. Massot, A. Cassebon,
A. Rivas, A. Donnan.
Prix du billet, $5.
On pourra se procurer des billets chez tous les directeurs du bal et chez le Président soussigné de la ville.
Les demandes d'invitation pour Dames devront être adressées à la Direction du Bal laquelle se réunira, les lundis et vendredis de chaque semaine.
Les heures et le lieu seront indiqués par voie d'avis, à la Salle de la Société, le lundi 22 courant, à 7 heures du soir.
J. E. MERILLE,
Président.
Secrétaire.

Grand Barbecue et Fête,
— DONNÉS PAR LE —
GRAND CONCLAVE des S.W.N.
— AUX —
FAIR GROUNDS,
— LE —
DIMANCHE, 14 MAI 1871.
A cette occasion, les grands exercices militaires de la deuxième brigade de la Louisiane auront lieu.
PROGRAMME.
1. Pour la campagnie de la deuxième brigade de la Louisiane faisant le même parcours que la seule dix compagnies en dynamite—Prix, $100 en or.
2. Pour la plus compagnie en même de dix compagnies, $100 en or. Les exercices se composeront du "Manœuvres Amour" et des "Prévitions par compagnies," suivant les tactiques des compagnies suivant actuellement. Les juges seront choisis par les officiers commandants de compagnies. Aucune compagnie ne devra avoir moins de trente hommes.
3. Pour le meilleur en or et offerte pour le meilleur tir à la cible par trois des meilleurs tireurs de chaque compagnie de la brigade. Vous les tireurs devront se servir du même fusil.
4. Un prix d'une médaille en or pour le meilleur tir. Les Clubs suivants concourront : Turner, Schutzen Section, Tire al Bersaglio et Schweitzer Schutzen. Chaque Club se servira de son fusil.
5. Une médaille "Champion" que se disputeront les membres victorieux de la Brigade Louisianaise et des susdits Clubs de carabiniers.
6. Course de poules, d'un mille. Aucun pouvy en devra avoir plus de 14 mains et demie. Prix, une belle bride.
7. Course de baggies, d'un mille. Prix, un beau fouet.
8. Un grand combat de coqs aura lieu dans l'arène à 3 heures P. M., entre les coqs de l'Alabama et ceux de la Louisiane, pour un prix de $200.
9. Course d'un mille pour tous les chevaux. Prix, une belle selle. Les autres devront être annoncées à M. Jules P. Zatarain, au No 17 de la rue royale.
Le corps de musiciens — "Silver Cornet Band" — de Frank Fortuna a été engagé pour la circonstance.
Les bouths se vendront, aux Fair Grounds, le 7 mai, à 11 heures, par M. Jules Le Vy.
Prix du billet, 50 cents. Les enfants, gratis.
Les portes s'ouvriront à midi.
28 avril—7 mai au 14

LOTERIE.
Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane.
Incorporée le 17 août 1868.
CHAS. T. HOWARD, Président.
Loterie de Numéros Simples.
MAGNIFIQUE COMBINAISON.
20,000 NUMÉROS SEULEMENT.
GROS LOT - - - - - - - $50,000
CLASSE G.
Tirage le SAMEDI, 27 mai 1871, à la Nile-Orléans.
HOWARD, SIMMONS & Co., Commanditaires.
— PLAN —
20,000 billets—Prix du billet : $20 seulement
1 lot de 50,000, soit 50,000
1 lot de 10,000, soit 10,000
1 lot de 5,000, soit 5,000
1 lot de 2,000, soit 2,000
1 lot de 1,000, soit 1,000
1 lot de 500, soit 500
1 lot de 400, soit 400
1 lot de 300, soit 300
1 lot de 200, soit 200
1 lot de 100, soit 100
1 lot de 1,000, soit 1,000
1 lot de 1,000, soit 1,000
1 lot de 1,000, soit 1,000